

---

Ces travaux nous mettent ainsi face à un scandale premier : que la peinture existe sans lien avec quoi que ce soit d'étranger à ce qu'elle peut être. Une telle autonomie est en général refoulée par la figuration, le décoratif, le prétexte pulsionnel ou quelque lyrisme du geste. Rien de tel ici : qu'elles privilégient l'angle ou la courbe, les surfaces peintes s'affirment issues de combinatoires dont on pressent qu'elles sont bien étrangères à toute version du pathétique. Ce que l'on pourrait dès lors et en conséquence être tenté de désigner comme une "froideur" n'entraîne pourtant pas de déception du côté de la sensibilité, qui trouve à se satisfaire tout autant dans l'articulation et le recouvrement des zones peintes que par la jouissance qu'apporte la découverte des processus générateurs. Alors que la majorité des peintres contemporains se contentent d'affirmer la réalité d'un assez narcissique "plaisir de peindre", la jouissance est ici proposée en partage au regardeur, puisqu'il lui revient, non seulement de percevoir un effet global, mais, plus intimement, de redécouvrir (vérifier) du regard la fécondité d'un processus générateur.

A L'horizon extrême de tels travaux, il y aurait la fiction d'une peinture auto-engendrée - mais elle se trouve désamorcée par la pratique même de chaque artiste. Non que la signature singulière soit à lire comme référence à une irremplaçable subjectivité: la lucidité exige qu'on ne la prenne que pour l'indice d'une quête. Car ce que peut être la peinture demeure énigmatique - les modes qui envahissent périodiquement le discours critique aussi bien que le marché de l'art n'y changent rien : reste toujours à interroger son irruption dans le champ visuel - et moins pour redire tautologiquement ce qu'il lui arrive parfois de nous "donner à voir" que pour creuser la possibilité de sa propre monstration.

Il est temps de reconnaître que peindre, tout comme écrire, est un verbe intransitif.

Gérard DUROZOI - Octobre 1985.

---